

— Un journal de Waterford assure que le duc de Devonshire est sur le point de vendre ses propriétés d'Irlande, évaluées à 50,000,000 de fr.!!!

— On lit dans le *Scolman* :

Lundi dernier, dans la bouillière du duc d'Hamilton à Wollacetoron, près de Falkirk, une grenouille vivante a été trouvée cachée dans un morceau de charbon d'environ trois pouces de longueur et deux et demi de large, à une profondeur de 42 brasses de la surface, et de 300 verges du fond de l'ouverture. Sept hommes l'ont aperçue, quand on l'a extraite du charbon. Elle ne paraît pas avoir de bouche, mais par un mouvement du larynx, on dirait qu'elle respire avec rapidité. Elle est petite, ses membres sont plus allongés que d'ordinaire, et sont d'une structure particulière. Chose étrange, si l'on considère le lieu de sa découverte! Cette grenouille a de grands yeux étincelans.

— Le *Morning Herald*, pour annoncer son grand format, dit :

« Aujourd'hui nous offrons à nos lecteurs quelque chose de tout à fait inconnu jusqu'à présent. Un journal de 24 pages de la plus grande dimension. Une feuille de 144 colonnes, dont chacune équivaut à 6 ou 8 pages in-8°. Bref, une feuille qui dans un seul numéro contient autant d'impression que les quatre numéros du *Quarterly Review* ou de la *Revue d'Edimbourg*. N'est-ce pas un prodigieux tour de force dans l'art de l'imprimerie? »

— Un correspondant du *Morning-Post* se plaint de ce que quelques journaux anglais allègent d'être satisfaits des nouvelles conversions, prétendant que le protestantisme ne saurait regretter la perte d'individus tels que M. Newman et ses nombreux imitateurs. Il pense, au contraire, que cette perte est irréparable, ces personnes étant distinguées non seulement par leur piété et les plus brillantes qualités morales, mais encore par leur savoir et par des talens de premier ordre que personne ne pourrait leur contester. Selon lui, ces conversions seront nécessairement suivies de plusieurs autres, et contribueront peut-être à rétablir, à une époque plus éloignée, la prépondérance de l'église catholique-romaine en Angleterre.

— Un journal allemand (le *Catholique de Mayence*) fournit quelques faits nouveaux dignes d'être insérés au long martyrologe des victimes de la persécution gréco-russe. Suivant les renseignements que donne cette feuille, le nombre des religieuses de l'ordre de Saint-Basile, dans les neuf provinces de l'Ouest, était de 210, qui toutes, sans exception, auraient été soumises aux épreuves d'un long martyre. 316 prêtres séculiers ou religieux basilien auraient été déportés, en un seul envoi, en Sibérie, et moins de la moitié de ces confesseurs aurait atteint Tobolsk. Parmi ceux qui y seraient arrivés, cent au moins auraient eu les pieds et les mains gelés, parce qu'on les occupait, dans la plus rigoureuse saison de l'année, à couper du bois dans les forêts. D'autres auraient subi divers genres de mort. Ainsi, trois abbés basilien, les PP. Bierynsky, Zylinsky et Zyléniez, auraient été successivement étendus sous une pompe, et arrosés d'eau jusqu'à ce qu'ils fussent complètement gelés; un quatrième, le P. Zanecky, aurait été assommé d'un coup de bêche. La ville de Polotzk aurait été le théâtre de ces atrocités. Ce que n'a pu faire l'apostasie de quelques évêques, traités à leur église, la persécution la plus cruelle la complète. Le clergé grec-uni disparaît par la mort, puisqu'il n'a pas voulu se perdre dans une défection générale. Cependant, tous les actes

publiés par le synode russe, sur la réunion des uniates à l'orthodoxie impériale, déclarent en termes précis et formels "qu'elle s'est accomplie avec un clergé si nombreux et si unanime, que ce retour présente un exemple digne d'une éternelle mémoire dans les annales de l'Eglise."

FRESQUES RETROUVÉES.— Les ouvriers occupés à restaurer la cathédrale de Brunswick, écrit-on de cette ville, ont fait une découverte remarquable. En enlevant l'enduit de plâtre de l'un des murs latéraux de la nef, ils ont trouvé des peintures à fresque qui couvrent ce mur dans toute sa hauteur et dans toute sa largeur. Ces peintures sont divisées en compartimens, dont chacun contient un sujet tiré de la vie du duc Henri, dit le Lion, né en 1129, mort en 1195, fondateur de notre ville, et qui a fait bâtir la cathédrale. Ces peintures sont du plus beau fini, mais malheureusement elles ont souffert beaucoup par l'enlèvement du plâtre qui les masquait, quoique cette opération ait été exécutée avec la plus grande précaution. Le gouvernement a ordonné que les peintures en question, qui probablement datent du quatorzième siècle, seraient restaurées, et qu'elles seraient publiées par la gravure."

— Les 8 vaisseaux de ligne composant l'escadre d'essai, et commandée par le contre-amiral Parker, sont arrivés le 19 de Cork à Plymouth. Quelques jours auparavant, un splendide déjeuner avait été offert par les officiers du *Queen* à 300 gentilshommes de Cork et des environs.

Toujours malade à bord du *Saint-Vincent*, le contre-amiral Parker baissera son pavillon à Devonport, et le contre-amiral Samuel Pym, surintendant du chantier, hissera le sien sur le même vaisseau et prendra le commandement de l'escadre.

— Outre les 200 hommes qui ont été si fatalement obligés de mettre bas les armes devant les Arabes, le *Sul* de Marseille apporte la nouvelle que sur un autre point l'officier chargé des affaires arabes, M. Lacotte, ayant voulu faire une reconnaissance à la tête de 10 cavaliers, a vu tous ses hommes tués et lui-même a été fait prisonnier.

Chronique Canadienne.

Montréal, 4 décembre 1845.

L'*Arabe* n'est plus! Au bout de sept années de lutte, elle a succombé, comme Pont déjà fait tant d'autres avant elle, sous l'apathie du public, sous la nég'gence des abonnés.— Cela nous peine, car c'est là une preuve certaine que les Canadiens, ainsi que le disait le *Montreal Gazette* d'hier, n'aiment pas la lecture des journaux. Il ne nous reste plus à Montréal que deux journaux français: la *Minerve* et la *Revue Canadienne*, encore cette dernière feuille est-elle purement littéraire. Il est pourtant hors de doute que les Canadiens peuvent soutenir plus d'un journal politique.— Pourquoi ne le font-ils donc pas!..... Parce que ceux qui s'abonnent ne paient pas du tout, ou, s'ils paient quelque fois, il faut trop les prier, les harceler pour leur faire remplir un devoir d'honneur.

De tous les états, le plus fastidieux, celui qui demande le plus de soins, de tact, de prudence, de minutie dans les détails, d'assujétissement, de travail de tous les instans, c'est, sans contredit, celui de journaliste.

Vous avez un tailleur, un bottier? Bon! vous allez chez l'un ou l'autre commander un habit, des chaussures; jamais il ne vous est entré dans la tête que vous ne payeriez jamais la facture de ces artisans; au contraire vous vous

faites un devoir d'économiser quelque fois sur vos plaisirs pour solder leurs comptes; car c'est à tort que l'on dit tous les jours que payer son bottier ou son tailleur, c'est du dernier *rococo*. Nous soutenons, nous, que cela se pratique, que l'on ne craint plus de remplir fidèlement ses obligations envers ces membres si utiles de la classe qui travaille pour gagner honorablement leur vie, et la subsistance de leur famille.

Et encore: vous entrez, en passant dans la rue Notre-Dame, chez le marchand détaillier: vous faites chez lui quelques emplettes; vous achetez pour une, deux, trois, voire même quatre piastres, et vite, vite presque toujours, vous payez *rubis sur l'ongle*.

Vous employez un ouvrier, un menuisier par exemple; vous lui faites consolider une des tablettes de votre bibliothèque, tablettes qui plient sous le poids de livres dont la mine poudreuse atteste tout haut que vous ne les avez jamais ouverts, jamais dérangé dans leur savante position, dans leur classique repos; eh bien! il y a à parier cinq contre un que cet ouvrier n'attendra pas un jour (c'est bien peu!) le paiement de son travail. Mais, s'agit-il du journaliste? ah! c'est bien différent!

Payer d'avance l'abonnement de son journal? Vous n'y pensez pas, c'est du suprême ridicule! payer le journaliste? lui bailler quatre piastres chacun pour douze longs mois de son travail si ardu, si dépourvu d'agrément? Bah! vous rêvez! vous n'êtes pas à la hauteur du temps! vous ne galoppez pas avec le progrès! vous n'avez pas la moindre idée du mouvement à la vapeur! payez un journaliste! mais d'où sortez-vous donc?... ces gens-là ne doivent-ils pas vous amuser tout le long de l'année pour rien? ces gens-là, n'est-ce pas, n'aiment pas, n'osent pas tenter une poursuite judiciaire contre vous capitaliste, négociant fortuné, ministre, avocat, notaire, médecin! ce serait, pour le coup, la mort assurée et inévitable de leur feuille!

Et si l'on se contentait de ne pas payer son journal, passe! ce ne serait que demi-mal! mais, excusez un peu, il faut encore qu'on le prête, qu'il circule *gratis* de porte en porte, pour épanouir les faces allongées des badauds mesquins et ladres de tous les quartiers de la ville! Eh! vous est-il arrivé jamais, par hasard, de prêter votre chapeau, vos bottes, votre habit? oh! non! il n'y a pas de danger! que ceux qui en ont besoin, vous dites-vous très sagement, en achètent. Mais quant au journal! c'est à tout le monde: mais ce qui est à tout le monde n'est, dans le fait, à personne; et il résulte de cette complaisance intempestive que le pauvre journaliste se trouve au bout d'un an ou deux, profondément, irréparablement *enfoncé!* (le mot est trivial, mais il est juste.) Et il résulte encore de votre négligence à solder le compte du journaliste, que celui-ci ne peut, quand même il résiste à la pénurie des temps, donner à sa feuille tout l'intérêt qu'il ne manquerait pas de lui donner s'il pouvait compter pour certain sur une somme déterminée!

Et l'on dira ensuite que les journaux sont mal conduits? l'on se plaindra de leur nombre exigü! l'on criera contre les éditeurs, les propriétaires, et même, grand Dieu! contre les *chroniqueurs!* (ah! si cela venait à nos oreilles! nous ne savons quelles funestes conséquences en découleraient inévitablement.)

Badinage à part, puisque nous n'avons plus qu'à deux journaux français, tâchons donc de les encourager, de les soutenir, et surtout, le grand surtout, de les payer... non pas en paroles; non pas avec l'ordinaire "passez une autre fois," mais bien en bonnes et solides espèces, ou du moins, en billets de banque ayant cours.— Nous y gagnerions tous, croyez-nous.—
Minerve. P.